

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.



No. 1 du 4e Mois.

Prix: Quatre Sous.

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. I.

QUEBEC, 1 DECEMBRE 1837.

N° 16.

CONSEILS A UN JEUNE AMI.

Jeune homme qui croyez à l'amour d'une femme,
 Vous demandez un cœur quand vous donnez
 [un] votre ame ;
 Il lui plaît de vous voir tomber à ses genoux,
 De lire en souriant l'aveu d'un billet doux,
 De respirer l'encens des paroles doctes,
 Le parfum des chevoux et des jattes ambrées
 Il lui plaît de savoir qu'aujourd'hui, que demain,
 De chez elle, à midi, vous prendrez le chemin ;
 Que vos vers exprimant l'amour le plus fidèle
 Se parent de son nom et ne parlent que d'elle
 Il lui plaît de vous voir accourir sur ses pas,
 Et tout cela dit bien qu'on vous aime ! Non [pas]
 Non, cette femme veut qu'on la trouve jolie ;
 Elle veut seulement être heureuse. Elle oublie
 Dans ses égarements ses heures de raison,
 L'indéfectible ennui des soins de sa maison,
 Ces froids calculs, si longs que doit lui faire [entendre]
 Un moment, malgré lui, le mari le plus tendre
 Les hôtels sans valeur, les fonds publics bien [bas]
 Les fermiers en retard, les fonds n'arrivant pas
 Au lieu de ses détails d'intérêts domestiques,
 Au lieu de ce tableau des misères, publiques,
 L'image des piteux sans cesse renaissantes,
 Des matins enchanteurs et des soirs ravissantes,
 Des romans, des albums, des fêtes, des spectacles,
 Des projets inouïs et toujours sans obstacles !
 Tout cela suffit bien pour se laisser charmer,
 Pour se laisser ravir, mais non pas pour aimer,
 Car l'amour, ce n'est point des vers, d's [pro-
 [menades]
 Des chevoux, des laquais, des fleurs, des ré- [ré-
 [néades]
 Des rendez-vous de bal, qui n'ont pas deux [hivers]
 Des paroles d'un jour ; c'est le temps, l'univers,
 Un rayon dans l'orage au-dessus de nos têtes,
 Une fleur dans la mer au milieu des tempêtes ;
 C'est un feu dévorant qu'allume un seul regard ;
 C'est le sang qui bouillonne, et la tête qui part ;
 Ce sont tous les bonheurs, tous les tourments
 [ensemble] ;
 Ce que vous inspirez n'a rien qui lui ressemble,
 Près d'un tel sentiment tout manque de gran- [deur]
 Toute flamme est glacée auprès d'elle cette ardeur ;
 Et pourtant de la terre elle n'est point bannie ;
 L'amour existe encor, mais comme le génie ;
 Et l'on ne voit au pied de ses brûlants autels
 Parvenir rarement que bien peu de mortels.

MÉLANGES.

Le dialogue suivant entre deux futurs époux, est publié dans le *Corsaire* :

LA COUR A L'ALLEMANDE.

— Monsieur le duc, comme cette résidence de Saint Cloud est belle ! quels délicieux horizons on découvre de cette galerie ! Quelles perspectives changeantes et variées ! Regardez la Seine : ne dirait-on pas une coulèuvre qui promène ses anneaux dans le vallon, et dont les écailles étincellent au soleil ?

— Oui, oui, ône coulèvre ! Mais chaitoudrais bien aller tiner ! Tien ? qué chait fait !

— Et ces cimes de ville d'Avray, comme la verdure s'y maintient encore malgré la saison avancée ? Avez-vous remarqué, monsieur le duc, que, dans les terrains de choix, la feuille de l'arbre prend presque toujours une couleur métallique qui en accuse mieux les nervures déliées et les gracieux festons ? Saint Cloud est rempli de ces essences pleines d'éclat et de sévé. Ce sera une grande douleur pour moi de quitter ce site aimé du Ciel,

— Chait combrands drès bien. Fous aimez les pocages. Eh ! pien ! il y en a à Stuttgart Mais, tartaille, chait une fain du tiabie !

— Que vous êtes bon, monsieur le duc de me rassurer ainsi. Il est vrai que les bords du Rhin sont célèbres dans le monde pour leur aspect pittoresque. La Forêt-Noire, s'il faut en croire les géographes, est pleine de majesté et de grandeur.

— Ya, ya, les fins du Rhin sont parfais et les saucisses de Stuttgart ont une grande réputation dans doute l'Allemagne ! Je fais fous en faire mancher une touzaine en arrivant. C'est un blat tétien. Fous couterez aussi du Kirschen

vasser de la Forêt Noire. Ça oufre l'abbéti. A brobôs d'abbéti chait une fain du tiabie.

— L'Allemagne ! oh oui l'Allemagne doit être un pays artiste : elle a produit Hoffmann et Jean Paul, Goethe et Gessner, c'est la terre de l'idéal, la patrie des imaginations vaporeuses ?

— Ya, ya très-pien ; la batrie de la meilleure jougroute connue. Chait feux qué fous en manchiez tout le chour O jougroute d'Allemagne ! Barlez-moi de ça, et non bas de vos plans manchiers. O jougroute ! jougroute ! A brobôs de jougroute, chait une fain du tiabie !

— Les âmes artistes n'ont point de patrie ; pourvu qu'elles retrouvent leur milieu poétique et rêveur, leur vie d'émotions douces et de joies ignorées du vulgaire.

Quel bonheur de courir tous les deux, monsieur le duc, sur les pelouses émailées des vallées allemandes, ou sur les mamelons couronnés de bruyères qui sifflent au vent, d'y ramasser, un précieux butin, et d'en enrichir nos herbiers ! Que le ciel soit limpide, ou qu'il se festonne de nuages, qu'importe quand on est deux ?

— Ya, avec un pon pâté de lièvre pour poufoir mancher au besoin. En soyache, il ne faut pas se décarner ; les fibres sont touchours pons. A brobôs de fibres, chait une fain du tartaille de tiaple !

— La délicateuse vie que nous mènerons ! Mr. le duc. Peu d'amis, mais de choix ; des artistes surtout. Dans la ruche du travail humain, l'art et le miel, le reste en est la cire. Vivons de miel, s'il vous plaît.

— Dé miel et de bœuf, soit ; en y rachoutant, suivant la saison, du chibier, de la folaille, du boisson ou de la fénaison. Fous drouferez à Stuttgart un guisnier qui arranchera ça ! (Entre ses dents) Di miel, ti miel, choli récal, tar-

teffe! (Haut) Chai foudrais apsolument
maor, chai une faim du tiable!

— Nos heures s'écouleront toutes en
de nobles plaisirs, la musique, la danse,
le dessin surtout, la chasse parfois. Tou-
jours ensemble, n'est-ce pas, monsieur
le duc? Chantant ensemble, dansant en-
semble, dessinant ensemble, chassant
ensemble . . .

— Et manchant ensemble! Che n'y
diens plus: Si lé tiner n'arrifé pas, che
déforerai un morceuu de mon habit!
Chai ène faim! . . .

— Aimez-vous les oiseaux rares?
Nous aurons une volière, monsieur le
duc, et puis nous dessinerons nos oiseaux
sur nature, nous les colorierons, et morts
nous les empaillerons.

— Nous les mancherons!

— Ces pauvres oiseaux!

— Oiseaux ou rhinocéros, dont est
pon! Chai ène faim du fichre du tiable!

UN VALET, entrant.—Leurs Altesses
sont servies.

LE FUTUR, poussant un énorme soupir.
Oufuffe Bingor cinq minutes, et ch'allais
mancher mes talons de pottes!

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1. 1837.

Ah! Milord Gosford, vous vous mê-
lez de faire des Proclamations et pour
les coucher sur le papier vous avez ré-
couru à votre Secrétaire Civil dont la
cervelle n'est guère plus claire que la
votre! Vous n'avez donc point de mé-
moire ou bien vous êtes d'une opiniâ-
reté sans égal; il me semble que puisque
vous avez lu le *Fantasque* depuis son
commencement vous eussiez dû vous rap-
peler l'annonce par laquelle j'offrais mes
services comme écrivain public; si vous
avez quelque gout, la moindre étincelle
de jugement vous vous seriez immédiate-
ment aperçu que mon style se ploie à
toutes les exigences; et surtout que
dans tous les cas il est admirablement in-
telligible, qualité dont sont dépourvues
toutes vos œuvres en ce genre, ou plutôt
celles de votre complaisant Secrétaire Ci-
vil. Si par exemple vous eussiez désiré
vous faire comprendre du peuple que l'on
dit que vous gouvernez, vous seriez ve-
nu à moi, vous m'eussiez dit, Monsieur
l'Artiste il me faut une proclamation
courte et bonne, de votre style à deux
shelins, et vite je vous aurais prêt de res-
ter un instant à la porte (car je ne puis
écrire en présence des importuns) et au
lieu de vous attendre, au lieu de répé-
ter la longue histoire assoupissante et jé-
suitarque contenue dans votre premier dis-
cours d'ouverture, vous auriez eu quel-
que chose en ce genre . . . Oh! j'allais

oublier de vous dire que j'aurais même
pu vous imprimer ma proclamation et en
vous en allant vous eussiez pu en afficher
quelques unes, ce qui aurait naturelle-
ment fait penser que vous en étiez l'au-
teur, ce qui n'a pas lieu par rapport à
celle que vous avez publiée dans votre
Gazette; au lieu, dis-je, de votre héro-
gyphique proclamation, vous eussiez eu
quelque chose à peu près dans ce genre:

Mes enfans,

Je suis fâché de voir qu'il
y en a parmi vous qui sont assez fous
pour vouloir me renvoyer moi et tout ce
qui appartient aux Anglais. Nous som-
mes ici et nous tâcherons d'y rester.
Comme il faut se battre quand on ne
s'accorde pas, que ceux qui veulent la
guerre se mettent d'un côté et que ceux
qui ne la veulent pas se mettent de l'autre
afin que je n'aie point le chagrin de voir
que j'aurai tué ceux qui m'aiment, moi
ou mon gouvernement. Je vous assure,
mes enfans, que vous ne gagnerez pas
grand chose en m'envoyant, car avant
de partir je ferai autant de mal que pos-
sible et vous savez que j'en puis faire
beaucoup si vous comptez que chaque
balle peut tuer un homme et que chaque
boulet peut renverser une maison. Dé-
pêchez-vous à vous décider, mes enfans,
car voilà long-tems que l'on parle pour
rien dire. Le commerce est arrêté,
l'argent est rare, c'est un peu de votre
faute, c'est un peu de la mienne, il y a
des torts des deux côtés, mais il est tems
de s'arranger, car je commence et vous
aussi devez commencer à vous ennuyer
d'un semblable état de choses. Décha-
rez donc s'il est vrai ou non que vous vou-
lez renverser le gouvernement, afin que
nous puissions distinguer nos amis de nos
ennemis. Je ne vous dirai point que vos
Chefs sont des intrigans ou des fous, vous
avez assez de bon sens pour juger par
vous-même. Aucun d'eux ne s'est trou-
vé au moment du danger, peut-être en
aurez-vous de meilleurs, c'est ce qui nous
reste à savoir. Quant à moi, je vous le
répète, je vous regarde comme mes en-
fans, je prendrai soin de ceux qui me res-
pecteront mais je flagellerai ceux qui fe-
ront les mutins.

J'ai l'honneur d'être.

Mes cher enfans, votre,

Ami ou votre ennemi.

LORD GOSFORD.

Voilà ce que j'aurais dit et l'on aurait
su à quoi s'en tenir, mais au lieu de cela
savez-vous ce qu'on a fait de votre pro-
clamation? Eh bien, des hommes l'ont
prise, l'on lue à tout le peuple et, com-
me personne n'a pu comprendre les mots
et le style barbares avec lesquelles elle
se trouve construite, ils ont dit à l'un.—
Tiens vois-lu, v'la le Gouverneur qu'

peur. Il veut nous emmieller, oh! j'ai
vins bien que nos gens d'en haut se con-
draient bien; mais j'te dirai, mais c'est
entre nous, qu'il y a des nouvelles ici et
que le gouvernement ne nous dit pas tout;
les patriotes ont gagné, ils ont tué pres-
que tous les soldats, c'est pour ça qu'ils
en envoient chercher à Halifax, à To-
ronto, à Québec, mais c'est égal, si l'on
ploie on est perdu il faut aller au secours
de nos frères.—A d'autres il disent, vo-
yez-vous ce que c'est; pire que le gou-
vernement a gagné un peu, il voudrait
nous écraser, mais il faut montrer qu'on
n'a pas peur, car sans cela ils vont nous
brûler nos faubourgs et nous chasser dans
les bois.

Voilà, Milord, ce qu'on a fait de votre
folle proclamation! les uns pensent
qu'elle est toute hostile, les autres qu'elle
est une supplication; elle n'a fait que du
mal. Les femmes sont effrayées et com-
muniquent leur crainte à leurs maris,
frères; les uns s'arment, les autres fuient.
Tous vos préparatifs militaires confir-
ment les bruits publics, en sorte que vous
avez créé dans Québec une agitation
qui se serait éteinte depuis long-tems
sans cela. Voulez-vous en avoir une
idée? allez vous promener dans St.
Roch, si vous en avez le courage, et vous
verrez l'air menaçant des uns et les
pleurs des autres, et vous ferez cesser
peut-être ce tumulte qui n'amuse que
Mr. Symes et les officiers des corps vo-
lontaires qui sont si complaisans, parce-
qu'ils pensent bien en être quittes pour
de bons diners et l'exposition publique
d'un uniforme militaire sur des figures
mercantiles.

—La ville de Québec me prie d'an-
noncer aux autorités militaires en gé-
néral qu'elle est prête à fournir aux armées
autant de lieutenans généraux, généraux
colonels, majors, officiers volontaires dont
elles pourront avoir besoin vu que le voi-
sinage des fortifications et la longue habi-
tude d'envisager sans crainte les canons,
les bombes, les boulets, les obusiers etc.
donne un esprit, un tact, une science mi-
litaires dont on ne peut se rendre compte;
la stratégie est un art intuitif pour lequel
les habitans de la capitale ont un penchant
merveilleux, en sorte que leurs services
ne sont point à dédaigner, surtout si l'on
promet force galons, force plumets, force
ceintures pour les ficeler et les faire mar-
cher droit.

DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU. Autre-
fois je me figurais, fou que j'étais, que la
profession du barreau offrait mille diffi-
cultés qu'il me serait impossible de sur-
monter jamais.—S'adresser en public
me disais-je à des juges décorés d'her-
mine de soie, et dont la tête, réceptacle

de tant de profondes études, de tant de science, de tant d'érudition est, couverte d'une coiffure si imposante, oh jamais je n'en aurai, ni le courage ni les moyens ; prendre en mes mains le sort d'un père de famille, d'une veuve ou d'un orphelin, intéresser en ma faveur par l'éloquence du cœur et de la persuasion, mettre de mon côté le juge inflexible et sévère dont la loi, aux mille détours, fait le seul guide, . . . oh jamais, c'est une tâche que je n'entreprendrai point dans la crainte de ne la point remplir aussi noblement qu'elle le mérite.

Voilà ce que je me disais, pauvre innocent. Je n'avais alors visité ni tribunaux ni cours de justice ; mais l'autre jour entendant un des membres du barreau qui n'est pas un de ceux qui sont le plus dépourvus de pratique, je me surpris à analyser une partie de son discours ; il s'exprimait avec une volubilité vraiment frappante, et j'étais étonné du flux de paroles qui découlaient, rapides, de ses lèvres.

Quelle fut bientôt ma surprise quand j'eus découvert le secret de ce que j'avais d'abord considéré comme un précieux don du ciel ! Maintenant, chers lecteurs comme je veux vous faire participer des connaissances que je glane, je vais vous dire quels sont les mots *talismaniques* dont se servent nos avocats pour jeter de la poudre à nos pauvres habitants qui plaident fort souvent pour le plaisir d'être en cour et qui choisissent leur défenseur parcequ'ils peuvent dire de lui : — Dieu ! qu'il jase ben ! — Eh bien, tout homme peut avoir de la pratique s'il sait entremêler gracieusement et rapidement les mots : mon honorable ou mon savant confrère et puis le sublime "s'il plaît à la cour" et "s'il plaît à vos honneurs," c'est là le fin et quoiqu'on sâche bien que la cour n'a rien à faire avec la vache du défendeur, il n'en faut pas moins dire : la vache de mon savant confrère à les chiques s'il plaît à la cour ensuite que s'il plaît à vos honneurs mon honorable confrère ne peut s'il plaît à la cour soutenir devant vos honneurs qu'il plaise à cette honorable cour une thèse aussi absurde s'il m'est permis qu'il plaise à vos honneurs de déclarer à la cour qu'est celle soutenue par mon savant confrère, — Les hommes sont faibles voyez-vous, ensuite que le juge le plus intègre a sa petite part de vanité et quoique juge on aime assez à s'entendre appeler honorable l'on ne peut s'empêcher d'avoir un petit penchant de préférence pour celui qui vous le dit le plus souvent et peut-être que maintes bonnes causes furent perdues par l'inattention d'un procureur à observer cette courtoise flatterie. Cela explique aussi pourquoi M.*** M.*** n'ont jamais réussi à inscrire une seule cause sur les registres des prothonotaires.

— Il est partout des importuns qu'on nomme parasites, de ces gens qu'on voit toujours arriver au moment où la table est dressée, de ces gens qui vous flairent un dîner ou une bouteille de cognac avec une justesse toute particulière, le malheur est qu'on encourage cette industrie en les accueillant par ces mots : "voulez-vous faire comme nous ? ce qu'on prend sans cesse pour une invitation toujours acceptée, on dit qu'un de ces héros de la fourchette fut dernièrement reçu par une spirituelle Dame de manière à la délivrer, du moins pour quelque tems, des tri-hebdomadaires visites du gastronome. Il arrivait un jour de ce costume d'un air brusque, riant et léger et comme une simple victime du hasard qui l'avait amené en un tel moment. — Voulez-vous faire comme nous, dit la maîtresse de la maison ? C'est réellement trop d'honneur, mais je serai trop heureux d'accepter votre bonne offre . . . — Et bien dinez à la maison, monsieur.

— Mon nippeur-en-chef me prie d'offrir ses services comme volontaire à son Excellence pourvu qu'on lui garantisse par contrat devant notaire qu'il n'y aura pas plus d'un capitaine dans sa compagnie.

Mon Nippeur-en-Chef passait il y a quelque jours devant une tavern à la porte de la quelle était l'écriteau suivant : — *Wiskey du pays à moitié prix.* L'avis était tentant, le paré près des auberges est toujours glissant, il se laissa tenter et demanda de la patriotique et économique liqueur. Il en but deux bouteilles le farceur, et, plein d'esprit comme il était surtout alors, il vint demander à l'hôte combien il lui devait. — *Deux shelins* fut la réponse. Il tira alors loyalement un sheling de sa poche et crut payer sa dette, mais l'hôte ne voulait point entendre parler de crédit. — De crédit ? s'écria mon Nippeur, croyez-vous que je veux vous en demander du crédit, misérables, du crédit ! vous mettez sur votre enseigne que vous vendez votre liqueur à moitié prix, je vous paie la moitié du prix que vous me demandez et vous n'êtes point content. Une rive s'ensuivit dans laquelle il reçut divers *désagréments*, mais il remporta la victoire car il ne paya pas du tout.

— Je prie messieurs les souscripteurs de m'excuser pour l'heure reculée de la publication de ce numéro du Fantasque, vu que des occupations récentes et multipliées m'ont empêché de flâner autant que je l'aurais voulu, c'est-à-dire de m'occuper du Fantasque ; mais en revanche je promets un *extra* pour le milieu de la semaine prochaine.

(Pour le Fantasque.)

Un ancien représentant connu autrefois pour son insignifiance, disait il y a quelque années, en présence du Parlement assemblé, que la misère qui régnait parmi les habitants de Rimousky était telle, que plusieurs d'entre eux avaient été obligés de manger leurs chevaux. Hélas ! Messieurs, s'écriait-il d'un ton larmoyant, c'est vrai cela, c'est la vérité pure, et la preuve, Messieurs, c'est que j'en ai été moi-même la victime (il voulait dire le témoin.)

Le savant orateur qui parlait si éloquemment donnait-il à entendre qu'on avait pu le prendre pour un cheval ? — Non, je ne le crois pas ; car une telle méprise ne serait pas honneur à la perspicacité des habitants de Rimousky qui, dans ce cas, n'aurait pas pu distinguer un cheval d'un âne.

LUBIN.

DEFINITION DU MOT RIEN. — Dans un Tribunal d'Irlande, les transquestions suivantes excitèrent beaucoup d'hilarité parmi les assistans.

L'Avocat. — Quelle profession exercez-vous ?

L'Accusé. — Je suis maître d'école.

Av. — Avez-vous chassé vos écoliers, ou l'avez-vous été vous-même par eux ?

Ac. — A sotté question pas de réponse.

Av. — Etes-vous aimé de vos élèves ?

Ac. — Plus que vous ne l'êtes du public.

Av. — Où étiez-vous ce soir ?

Ac. — Ce soir n'est point encore venu.

Av. — Le maître d'école était sans doute comme à son ordinaire, ne faisant rien.

Ac. — Définissez s'il vous plaît le mot rien ?

Av. — Ne répond pas.

Ac. — Si vous ne pouvez me dire ce que c'est que rien, moi je vous le dirai, ignorant, Rien est un bus sans pied ni jambe.

— Pierre-le-Grand lorsqu'il voyageait disait qu'il ne connaissait dans tous ses Etats que quatre avocats, mais qu'à son retour il se proposait d'en faire pendre deux.

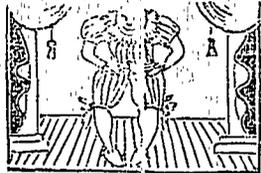
La fille aînée d'une famille de rang, âgée de dix ans, reçut il a quelques jours une carte d'invitation conçue en ces termes : Mademoiselle B, — chez elle à 7 heures, thé et punch à 8, quadrilles durant la soirée. Le père de la demoiselle dont la façon de penser à ce sujet s'accorde assez avec la mienne, envoya la réponse suivante : — Mademoiselle D — présente ses compliments à Mademoiselle B, et regrette de dire qu'elle doit recevoir le fouet à 7 heures et se coucher à 8.

A Monsieur E. BURROUGHS,

J'avais l'autre jour un de vos couplets, sous ce qui ne m'arrive pas souvent, mais bref je les avais, je voulais les passer, on ne voulait point les prendre, je me dis d'abord: c'est égal, quel qu'un le prendra bien: c'est Monsieur Burroughs de la Cour; j'essayai de les donner en vingt occasions, mais inutilement, votre credit n'est établi nulle part; je suis fâché de vous le dire. Il n'est pas agréable de perdre 12 sous dans des tems aussi durs que ceux dont nous sommes menacés, je vous envoyai votre billet afin d'obtenir quelque chose de plus orthodoxe, mais il faut que votre nom soit bien mauvais puisque vous le refusez vous-même, car vous l'avez refusé, disant que vous n'en prenez, que pour la valeur d'une pistre!

Je me mis à la recherche de nos billets, dans le but de compléter le montant que vous exigez, mais inutilement car je n'en pus trouver nulle part personne ne voulut en accepter. Que faut-il donc que je fasse, s'il vous plaît, Mr. Burroughs, maintenant de men 12 sous? Je vais être honni, si la devise de "honni soit qui mal y pense" que vous avez fait imprimer se trouve accomplie... Je vous l'offre pour six sous, voyons, soyez un peu moins arabe qu'à l'ordinaire et envoyez-mes six sous à l'éditeur du Fantastique qui me donnera j'en suis sûr pour cela un numéro de son journal qui vaut je vous l'assure plus que vos billets de 12 sous quoiqu'il ne se vende que quatre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,
A. C. A. G.



THE FUN TASK.

Mr. Editor,
Within the last few days I have observed articles in the several newspapers of this City, headed "Glorious news", "Important news" and other expressions significant of rejoicing, but one forthcoming important event, appears, (notwithstanding the publicity given to it,) entirely to have escaped the public notice.

In the Mercury of Tuesday last, I perceived an announcement of the sale, by Mr. Balzaretti—and under the superintendance of Mr. De Lery, of "whigs and Lady's Frisets." Now I would ask what intelligence could be more acceptable to a Loyal man, a later of publica-

nism, than a sale of "whigs?—Poor whigs—they must indeed have fallen from their high estate, when one see them advertised for sale in conjunction with combs, scratches, tooth powder, and "Lady's Frisets;" and that too by a common Auctioneer, the King's Auctioneer is not even requested to officiate on the occasion. When however, one considers the specimen of the party sent out here, no great surprisa can possibly follow the notification that they are to be sold, and referring again to our Quebec sample, we find at once an elucidation of the sale at the same time of "Lady's Frisets;" as he (and we judge of the others, by him) is by all acknowledged to be nothing better, than an old woman.

JEREMY DINNER.

POETRY.

THE SEA—THE SEA.

The following Parody, on Barry Cornwall's song appears in the August number of Fraser's Magazine:—

The Sea! the Sea! Oh me! oh me!
The pail—be quick! I quail—I'm sick,—
I'm sick as I can be;
I cannot stir, I cannot stand;
I pithier, steward, lend a hand.
To my cabin I'll go,—to my berth will I hie,
And like a cradled infant lie.
I'm on the Sea—I'm on the Sea!
I am where I would never be;
With the smoke above, and the steam below,
And sickness wheresoe'er I go;
If a storm should come, no matter I wot:
To the bottom I'd go—as soon as not.

I love, oh! how I love to ride
In a neat post-chaise, with a couple of bays,
And a pretty girl by my side!
But oh! to swing amidst fire and foam,
And be steamed, like a mealy potatoe at home,
And to feel that no soul cares more for you,
Than the paddles that clatter as onward they go.

The ocean's wave I ne'er moved o'er,
But I loved my donkey more and more,
And onward flew to her bony back,
Like a truant boy, or a sandman's sack;
And a mother she was; and is to me;
For I was—an ass—to go to sea!

The fields were green, and blue the morn,
And will as a mouse the little house
Where I—where I was born;
And my father wistled, my mother smiled,
While my donkey brayed in accents mild;
Nor ever was heard such an outcry of joy
As welcom'd to life the beautiful boy!
I have lived, since then, in calm and strife,
With my peaceable donkey and termagant wife:
With a spur for the one, and a whip for the other,

Yet ne'er have wished, to change with a
And a proverb of old will apply well to me—
"Who is born to be hang'd will not die on the gall!"

AUCTION.

For Sale 30th November, inst.
The Todyfied, well executed, new and complete set, of St. Andrews Banners.—Volunteer and other corps will find the present a good opportunity of procuring at a moderate rate, what sundray simple sawneys have had to sell out pretty freely for.

Baillie Jarvie,
A. & B.

WANTED.

To form a Cavalry Corps.—A few gentlemen Riders, whose self-esteem will allow them to accept commissions under the "Old Lady" in whose gift they are at present.—For further particulars apply to
Lt. Col. E. B. O'Callaghan.

WANTED.

A supply of loyal volunteers to join several corps of officers already raised should the supply not be forthcoming, it may be an inducement to many to join to know that it is in contemplation to allow any one so joining to rate not lower than captain.

By Order of the
Genl. Cong. field-marshal Brown.

WANTED IMMEDIATELY.

For the St. Patrick's Church (being nearly the only english speaking one in Quebec not possessing the article) a Bigoted Irish Priest (a Scotch one might do) who will use his utmost diligence to impress upon his flock the necessity they are under of cordially hating and living upon the very worst terms with their neighbours of other congregations. Early application is requested as the present incumbent is in bad bread with his masters.—Apply to the Beeble of the Parish, or at the Funtask Office.

WANTED

By the St. Andrew's Society; no association with St. Patrick or St. George.
By order of the chief cook of the establishment.

Little use,
First Secretary,

WANTED AT ST. ANDREW'S CHURCH.

A Congregation, that will on no account whatsoever enter the doors of any other church.—For further information apply on the 1st of March next, to the vacant pews, in the building, or to
The Dougald Creature.